Frère et sœur

Je l'ai senti galoper vers nous. Épouvanté, je ne me résigne pas encore, je lutte contre l'engourdissement. Il est parfois si fort, pourtant, que je n'ai même plus froid. Juste avant que le sol et les murs se mettent à pencher violemment, j'ai vu Haneko pour la dernière fois. Je me remets à pleurer à cette pensée désespérante. Elle se trouvait à quelques mètres de moi à peine. Maman !

Ce matin, personne ne m'a pris au sérieux, parce que j'avais de la fièvre et que j'étais pour cette raison exempté d'école. Et pourtant. Je sentais le temps s'effriter. Il suppliait, il voulait s'écouler avec une insupportable lenteur, comme pour reculer encore le moment fatidique. Comme s'il savait. Le grand froid, lui, se raidissait derrière nos murs. Il serait bientôt soumis à quelque chose de plus nocif que lui et qui tuerait plus vite que lui. Il tentait de s'y préparer. Comment expliquer ça du haut de mes six ans ? Personne, pas même Chocho, ma peste de grande sœur, n'a compris ce que je cherchais à dire. C'est vrai, j'ai juste balbutié, fébrile :
– Il y a un monstre dehors.

Et tout le monde, attendri, a mis ça sur le compte de mon état fiévreux. Si Chocho me voyait pleurer maintenant, elle passerait ses bras moelleux autour de mon cou jusqu'à m'étouffer. Exprès. Ses bisous légers et un peu baveux – exprès là aussi –, son gazouillis inimitable, tout cela me manque tellement. Maintenant je barbote dans cette même cuisine où ce matin, Haneko préparait joyeusement le *bentō*¹ de Chocho. Je revois brièvement ce merveilleux patchwork bigarré de boulettes de viande, de carrés d'omelette et de galettes de légumes. Mon estomac vide me fait mal. En dépit des convulsions de peur qui m'étreignent dans ce noir charbonneux, j'ai affreusement faim. De belles images tiennent encore bon dans ma

¹ Plat rapide et très nutritif contenu dans un coffret à la présentation soignée et qui sera consommé à l'école ou au travail.

petite tête. Tiens, voilà que surgit le beau *charaben*² dont Chocho est si fière, et qui s'anime maintenant devant mes yeux, danse rien que pour moi et me distrait un bref instant. Tout à coup, je sens un angle boisé sous ma main fébrile qui cherche machinalement, depuis plusieurs minutes, un point d'appui pour me sortir de l'eau. Je reconnais la poignée de l'armoire, allongée sur son flanc comme un grand corps mort. Sa porte béante laisse s'infiltrer de grandes lampées d'eau dont le clapotis flasque et paresseux me fait peur. Je claque des dents. Je suis toujours dans la maison, mais la maison, elle, où est-elle ?

Comme chaque matin Chocho a penché la tête de côté en tirant sur ses couettes anis. Son rituel d'au revoir à Haneko, accompagné d'une sempiternelle grimace, très drôle. Et comme chaque matin, notre maman a éclaté d'un rire heureux. Ma main effleure soudain, flottant sur les eaux, la *kokeshi* de Chocho, poupée de bois laquée et décorée de fleurs, avec laquelle dans le feu de l'action ma grande sœur me tape souvent. Mais ce que je traverse actuellement fait bien plus mal. L'armoire tangué faiblement alors que je m'étais de tout mon long sur son dos solide en serrant contre moi la *kokeshi* dont je hume la pestilence humide et nouvelle avec un dégoût horrifié. Et dire qu'il a fallu faire sécher ce bois de un à cinq ans avant d'y sculpter la poupée. Quand Itsuo, notre papa, a ouvert la porte d'entrée ce matin, l'air marin qui s'est infiltré dans la maison m'a giflé au lieu de m'enivrer. D'habitude, la mer me rend fou de joie. Lors de nos balades en famille, je patauge bravement dans les vaguelettes. Les constructions sablonneuses abracadabrantes de Chocho me laissent pantois d'admiration. Mais ce nouvel agencement menaçant que je ne peux pas voir, qui grince et geint, baigne dans une mer invisible et mauvaise. Où est maman ? Je me souviens, maintenant. Il y a peu, la même étagère sur laquelle je gis catapulte ses assiettes, ses bols, et ses couverts sur elle. Moi, je vois triple, quadruple, alors qu'Haneko pousse de grands cris et puis plus rien. De sa voix dégringole une grande frayeur, comme l'éboulis de pierres l'autre

² Décorations de *bentō* sous forme de personnages ou d'animaux dits « *kawaii* » (mignons).

été à la montagne. Cette fois, l'avalanche c'est notre maison – elle chute, dans un vacarme infernal. J'ignorais que les meubles et les objets de tous les jours, passifs et silencieux, pouvaient générer tant de nuisance sonore. Enfin, le tintamarre et les secousses cessent. J'attends que maman se relève et se précipite vers moi. En vain. Complètement ahuri, je tente maladroitement d'arpenter ce dénivelé nouveau et hostile qu'est devenu le sol. Je veux rejoindre Haneko que je ne vois ni n'entends. J'attends que surgissent ses iris aux pépites de lumière malicieuses, sa main tendre et son toucher soyeux. Elle gémit soudain, faiblement, m'appelle, j'ouvre la bouche pour lui répondre mais un hululement lugubre s'élève à l'extérieur, il vient de la ville. Qu'est-ce que c'est ? Haneko se met à hurler et je réponds à cette double clameur par les sanglots, mon corps pris d'une convulsion de terreur. La voix d'Haneko prend le dessus, répète mon nom en boucle, *Yuzuru*, puis m'invective, elle ne peut plus bouger et je dois fuir, tout de suite, le plus loin possible de la mer. Ces cris stridents qui traversent sa poitrine me vrillent les oreilles et stimulent ma terreur, mais je n'ai eu le temps d'aller nulle part. Le monstre dont je parlais est entré sans préavis dans la maison et tout le décor s'est noyé sous lui. Un grand jet tourbillonnant m'a soulevé de terre puis secoué dans tous les sens, comme dans une machine à laver. J'en ai avalé, de l'eau. De grandes tasses glacées et salées. Ma poitrine s'est déchirée, mes narines ont brûlé et mes yeux ont pleuré le sel. Et puis, il m'a gardé prisonnier. En lui.

Ce n'était pas un bon jour pour une sortie scolaire. Vraiment pas. Les rires, les gloussements et les conversations se sont interrompus aussi sec que le tremblement de terre a commencé. Le chauffeur retournait déjà vers l'école, lorsque l'*autre* alarme a retenti. Celle dont on nous avait longuement parlé, et que personne parmi nous ne souhaitait entendre un jour. Tous nos visages se sont figés. Frimousses et paumes collées à la vitre, nous observions la mer depuis la route du bord de mer. L'accompagnatrice scolaire, Hideko, nous disait d'une voix tendue que tout allait bien, et qu'il fallait rester calme, mais nous savions qu'elle mentait.

Nous le savions tous, du haut de nos sept ans. Le chauffeur a dit à Hideko qu'il n'aurait jamais le temps d'atteindre l'école. Dans un crissement de pneus le bus a quitté la côte et s'est engouffré dans notre ville, fuyant la mer, ça aussi, nous l'avions compris. Certains d'entre nous pleuraient, mais seulement les plus trouillards. Moi, pas. Miku non plus. Miku est ma meilleure amie. Nous voici tous descendus du bus qui ne peut plus avancer tant la foule et le trafic sont denses. Mais nous sommes trop nombreux pour une seule Hideko. Il y a tellement de monde dans les rues ! Ils font comme nous : ils tentent d'atteindre les hauteurs. Je tiens la main de Miku très fort, nos regards se croisent, nous lisons aisément la peur l'une de l'autre. Et soudain, tout dégénère. Je suis emportée par un robuste flot humain qui vient de me bousculer brutalement, et Miku pousse un cri de frayeur lorsque je la lâche malgré moi. Je vois Hideko, blanche comme un linge, s'arc-bouter par-dessus le petit groupe dont je ne fais plus partie, pour le tenir encore agrégé du mieux possible. Une foule affreusement dense me désoriente et m'entraîne au pas de course. Au bout de quelques mètres je suis poussée dans un bâtiment, ensevelie sous une couche d'inconnus qui ne s'en rendent même pas compte. Aveuglée et tâtonnante, je manque m'étaler sur la première marche de l'escalier que nous nous mettons à gravir, quatre à quatre pour certains, mais moi, je suis trop petite pour ces pas de géants. Un grand monsieur me marche sur le pied, me jette un regard éperdu mais m'empoigne par le col de mon manteau pour me faire monter plus vite. Plus vite, toujours plus vite. Et plus haut, toujours plus haut. Nous atteignons un toit et je suis à bout de souffle, le manteau de travers. Voici que tous se précipitent à la rambarde et moi aussi, je passe ma petite tête entre deux grands, histoire de voir. J'ignorais que la mer pouvait être aussi monstrueuse et belliqueuse, comment a-t-elle pu enfler si vite ? La rivière en contrebas déborde déjà. Toutes ces choses qui me paraissaient si volumineuses et si solidement implantées dans le sol, sont balayées sans effort. Comme Yuzuru, mon petit frère, qui d'un revers de main démantèle ses constructions

de lego. Lui, au moins, il se trouve avec Haneko, en sécurité depuis longtemps. Quelle chance qu'il soit tombé malade aujourd'hui. C'est ça, alors, un tsunami ? Oui, les grands en parlent autour de moi et ils ont l'air terrifié, ils crient, aussi. Tsunami est comme un grand Itsuo très en colère. Une petite fille pleure à chaudes larmes dans les bras de sa maman, elle cache son nez dans la fourrure de l'anorak maternel et je tremble, désemparée par l'extrême solitude. L'eau monte, comme quand Haneko remplit l'évier, avec la même simplicité et la même rapidité. Mais Tsunami n'est pas là pour rendre service à l'homme, lui. Il va vomir son abjection sur notre monde, miniature fragile et docile qui courbe déjà l'échine et se laissera abattre sans protester. Je le sens. Je le sais. La ville perd son équilibre premier ; ses habitants, leur aplomb, Tsunami régurgite encore plein de choses que je ne connais pas mais qui me font peur. Certains filment Tsunami avec leur téléphone portable, moi, j'aperçois d'autres gens sur des toits d'immeubles et je cherche Itsuo, ou Miku, ou Hideko, mais peine perdue, je ne peux différencier tous ces petits noirs agglutinés, saisis, frappés de stupeur, je ne peux qu'imaginer à quel point leurs drames personnels diffèrent déjà. Mais l'eau monte toujours, menaçante, elle entoure l'immeuble. Je me frotte les yeux, tout ça n'est qu'un affreux cauchemar. Et alors, une vague colossale nous surplombe d'un seul coup. Notre petit groupe pousse un seul et grand cri d'horreur. Nulle part où se réfugier. Tsunami prend tout son temps, il nous observe et nous nargue, nous, petites proies acculées sans échappatoire. Qui d'entre nous a eu le temps de penser « Elle nous tombe dessus » ? La vague donne un grand coup de langue au toit, comme Yuzuru au dos d'une cuiller de glace au sésame noir, sa préférée. Cette longue morsure glaciale et tumultueuse m'immobilise contre une paroi grillagée, ma tête juste au-dessus du niveau de l'eau, même si je bois la tasse, une fois, deux fois, trois fois. Je ne peux rien contre cette vigueur phénoménale, je reste plaquée là, espérant ne pas mourir. Je vois disparaître des corps. Comme ça. Comme de rien. Lorsque l'eau redescend, ironiquement magnanime, je constate,

transie, que Tsunami a volé au moins la moitié des vies du toit. Et voilà qu'il diminue en puissance et passe son terrible chemin, nous abandonnant comme une œuvre mortuaire. Le temps s'écoule, incalculable pour moi qui tente de reprendre mes esprits. Le même grand monsieur me serre contre lui et me parle gentiment, tente de me réchauffer même si lui-même dégouline de tous côtés. Il me demande où sont mes parents et je secoue bêtement la tête de droite à gauche, je ne sais pas. Je suis tellement sonnée que je ne jette pas un seul regard à cette âme bienveillante mais j'accepte machinalement son étreinte. Les survivants frigorifiés prennent prudemment la direction de l'escalier, dans un silence choqué. Je marche à leurs côtés, en tenant la main du monsieur. Que faire d'autre ? Mes couettes ont fini de dégorger de l'eau et sont réduites à des queues de rat, mon uniforme pèse lourd comme mon cœur, mes orteils sont durs comme de la pierre mais je me sens tellement pâteuse. La maman à l'anorak et sa petite fille ont disparu. C'est horrible. Horrible. Mes regards suppliants jetés aux autres restent vains. Chaque être a disparu dans une tragédie individuelle, le regard vide. On dirait des zombies. Mais dans ma tête une seule pensée récurrente tourne maintenant en boucle : il faut retrouver ma famille. Je vais les retrouver. Haneko. Itsuo. Yuzuru. Dans la rue, que reste-t-il du monde que nous avons quitté il y a si peu ? Presque rien. Une odeur de mouillé imbibe « tout ». Tout quoi ? Tout ce qui est en miette. De la boue noire épaisse et des alluvions marines et gluantes se mélangent pernicieusement au taudis qu'est devenue notre ville, affaissée, assombrie et salie. Tel un architecte virtuose, Tsunami le turpide a érigé des édifices hors normes, symbole de sa puissance. Cet affreux mélange biscornu et déroutant qui marquera l'Histoire du Japon d'un sceau inoubliable et sans noblesse, constitue son ultime victoire. Au faite de toute cette fange règne une odeur inqualifiable. La puanteur de la mort, que j'identifie si aisément, sans pourtant la connaître. Ici et là, pourtant, une vie humaine affaiblie lutte, et je fixe d'un regard épouvanté et bien malgré moi, ces corps démantelés qui vagissent leur désespoir.

Sous les décombres, c'est pareil. Enfin, c'est ce que disent les grands autour de moi. Tsunami s'est retiré dans son antre, mais nous laisse en souvenir sa dédicace, celle d'une tuerie. Tsunami a tué. Tué. Tué. Je suis perdue. Mais je suis vivante. Le grand monsieur a momentanément lâché ma main, ayant brusquement pris conscience de l'abrogation de notre monde, et je m'échappe, je cours à perdre haleine. Pas longtemps. L'eau s'est retirée mais je patauge maladroitement dans celle qui, stagnante, occupe paisiblement le terrain. Pour combien de jours, de semaines, sera-t-il encore sien ? Je lance des regards abasourdis autour de moi. L'avenue principale de la ville où papa travaillait, où maman m'emmenait faire des courses, est éventrée, son sol goudronneux métamorphosé en un inquiétant puzzle aux milliers de craquelures. Je ne résiste pas à la tentation malsaine de glisser mes doigts dans l'une d'entre elles, l'espace de quelques secondes, afin d'en mesurer l'ampleur abyssale. Un genou à terre, je relève la tête et tous ces foyers vides, vautés sur le sol comme un gâteau qui aurait pris un coup de chaud, tournoient autour de moi. Nauséuse, je reprends ma course à toutes jambes. J'ai l'impression d'avoir parcouru une très grande distance. J'ai perdu le fil du temps. Essoufflée, je m'assieds avec quelque réticence, sur un monticule indéfinissable aussi glacé que l'air, aussi gelé que moi. J'ai du mal à reconnaître les environs. Où suis-je ? Je tente de me calmer. De réfléchir. Je vais trouver une solution. Je vais trouver. C'est alors que je le vois, allongé sur son flanc, l'air de souffrir. Un chien ! Un beau chien. Ravie, je me précipite vers lui qui lève péniblement la tête, elle retombe, je comprends qu'il est blessé. Sa douceur déconcertante me rappelle curieusement mes parents, si constants et si résolus, même dans la tourmente. On dirait que Chien est fait de la même substance, étendu près d'un grand fût tout rouillé et éventré, seul refuge qu'il ait trouvé. Malgré son poil blanc maculé de terre, il irradie un courage loin d'être de l'abdication. J'effleure maladroitement son museau, je ramasse de l'eau avec mes mains, et lui donne à boire. Il est reconnaissant. Et puis je reprends mon chemin parce que je veux

retrouver ma famille. Je me remets à courir, évite des silhouettes hagardes et fuis la désolation des paysages chavirés. De toute façon, qui ferait attention à moi maintenant ? Mes espoirs se tarissent, je vais me mettre à pleurer sous peu, quand soudain, là ! Je reconnais ce grand *konbini*. Mais oui, bien sûr ! Ça y est, je sais où je me trouve et comment rejoindre mon école. Et enfin la voilà ! Gribouillée de gros graffitis noirs indélébiles et asymétriques laissés par Tsunami le rebelle, pour qu'on ne l'oublie jamais. C'est ici que mes parents viendront me chercher. Avec Yuzuru. Les professeurs auront certainement amené les élèves sur le toit. Je tends l'oreille et pars à la pêche aux bruits. L'intensité du silence qui règne me pousse à élargir mes investigations. Je m'engouffre à l'intérieur de l'école et je patine sur le sol visqueux, je manque de m'étaler de tout mon long. Ça sent très mauvais. Comme des algues pourries. Personne. Je monte l'escalier le cœur battant. C'est vrai. C'est vrai qu'il n'a qu'un étage, notre tout petit bâtiment scolaire. Et moi... moi, je ne les entends pas. Je n'entends rien. Voici le toit... vide et glauque. Des effets personnels gisent sur le sol. Des cahiers détrempés. Un mocassin déformé dont la rondeur nouvelle me rappelle de loin la tache de naissance de Miku. Un *randoseru*³ disloqué dont le cuir n'a pas fini de cracher son eau. Un livre, étonnamment en assez bon état, dont je m'empare avidement de mes doigts gourds. Dans un état second, je m'assieds sur le rebord du toit et remonte mes *loose socks*⁴ plus grises que blanches désormais, sur mes mollets. Je contemple quelques secondes la chair de poule de mes genoux avant de les recouvrir de cette même jupe plissée qu'avec Miku on s'obstinait, rieuses, à raccourcir au nez et à la barbe de nos professeurs, en remontant le haut du tissu à l'intérieur. Du livre, je tourne posément la première page. Au-dessus des idéogrammes d'*hiragana*⁵ sagement alignés, des figurines de vapeur d'eau, volatiles, jaillissent de ma bouche haletante.

³ Sac à dos en cuir ou en matière synthétique très résistant conçu pour durer au minimum pendant tout le cycle d'école élémentaire, c'est-à-dire six ans.

⁴ Chaussettes plissées et montantes très à la mode chez les collégiennes et lycéennes japonaises.

⁵ L'une des trois écritures japonaises.